Document généré le 8 mai 2025 23:33

Liberté

Quatre poèmes

Fernand Ouellette

Volume 28, numéro 4 (166), août 1986

URI : https://id.erudit.org/iderudit/31042ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Ouellette, F. (1986). Quatre poèmes. *Liberté*, *28*(4), 8–11.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1986

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

FERNAND OUELLETTE

QUATRE POÈMES

«INTELLIGENCE D'AMOUR»

à Edison Simons

Dans sa furie
secrète, étoilée,
si peu m'encombre
le corps des racines.
J'avance par-devers l'oiseau.
Et pourtant ne suis-je un mort naissant
encore tenu par le bleu?
Le soleil me vêt de sa grenaille.
Ici et là surgissent
des griffons parmi force paroles.
Or je vais immobile,
et dans quelle spirale?

LA SOIF

à Sergio Zoppi

La lueur du monde,
ce jour-là,
a nourri la nudité des femmes.
Et le printemps.
Et le lilas de douceur.
Mais tout apprend à s'éteindre.
La mort depuis
fracasse mes images
lumineuses, irréelles
comme des glaces qui nous séparent.
Et pourtant
j'ai connu la beauté
qui monte en soi
du cœur au regard.
C'était un soir d'été
saturé d'herbe et de flamme blanche.
Puis le matin m'a surpris
en éveillant sa déesse auprès de moi.
La vie avait pris soudain
la voie dure combien pure
de l'éclat.
La soif ne m'a plus quitté.

MA TRISTESSE

Ma tristesse s'abandonne
à la mer comme une barque
revient de la mort,
bellement nue après le voyage.
Comment s'arracher de l'infini
qui me tient à la limite
des ténèbres?
Je tourne parfois sans fin,
comme oublié,
dans le silence de la saison froide.
Tout dérive avec le sang:
le cœur surtout plus noir qu'un poison.
Et je m'étonne d'avoir rêvé,
si près des arbres,
ébloui contre l'amante.
Certes la voix parlait bas
mais pour mieux pointer sa dague.
Ou chantait désespérément
en brûlant d'animer la pierre.
La nuit, la lumière
confondaient leurs pouvoirs.

L'OMBRE

à mon père

Je guette l'eau profonde
dans tes yeux qui attendent.
Tout me convainc que le regard
s'en tient à sa lumière.
L'âme paraît immense
quand la nuit la recouvre.
Et je touche ton corps
pour mieux nous ramener parmi nous.
La seule ombre s'éloigne,
à jamais obsédante.